



**André Durand présente**

**‘Zadig ou la destinée,  
histoire orientale’**

**nouvelle de Voltaire**

**(1748)**

(88 pages)

pour laquelle on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

- la genèse (page 5)
- l'intérêt de l'action (page 5)
- l'intérêt littéraire (page 7)
- l'intérêt documentaire (page 8)
- l'intérêt psychologique (page 10)
- l'intérêt philosophique (page 11)
- la destinée de l'œuvre (page 14)

de différents chapitres (I et II, page 15 ; III, page 15 ;  
IV, page 18 ; V, page 18 ; VI, page 18 ; VII, page 19 ;  
IX, page 19 ; X, page 20 ; XI, page 20 ; XII, page 20 ;  
XIV, page 21 ; XV, page 21 ; XVI, page 22 ;  
XVII, page 22 ; XVIII, page 22 ; XIX, page 23).

**Bonne lecture !**

# Résumé

## Chapitre I : “Le borgne”

Zadig, jeune Babylonien, de bonne mine, riche, paré de toutes les qualités, et, malgré son jeune âge, plein des meilleures dispositions, aussi honnête que sagace, croit avoir tout pour être heureux. Il est sur le point d'épouser la belle Sémire, le plus beau parti de Babylone. Un envieux veut faire enlever la jeune femme : Zadig se porte à son secours. Il reçoit un coup dans l'oeil qui le rend borgne, et Sémire, ne pouvant s'accoutumer à un mari borgne, le laisse pour son ravisseur.

## Chapitre II : “Le nez”

Zadig décide alors d'épouser une jeune fille du commun, Azora. Voulant éprouver la constance de ses sentiments, il simule la mort, et on l'enterre. Cadour, un ami de Zadig, réussit à consoler la jeune femme et, d'accord avec son compère, feint de souffrir affreusement d'une crise de rate. Le seul remède, prétend-il, est de poser sur la partie malade le nez d'un homme qui vient de mourir. Voilà la veuve, un couteau à la main, qui se dirige vers le tombeau de son mari. Aussi la répudie-t-il.

## Chapitre III : “Le chien et le cheval”

Désabusé des femmes, Zadig se retire dans sa maison de campagne, trouve refuge dans la nature, qui est à l'image de Dieu, et se livre en philosophe à l'étude des sciences. Mais, alors qu'il se promène, il rencontre des courtisans affolés, partis à la recherche du chien de la reine et du cheval du roi, qui ont disparu. Zadig, qui n'a pourtant pas rencontré les animaux, met les poursuivants sur la piste, au moyen de déductions savantes reposant sur de minuscules indices. Cependant, sa trop grande perspicacité ne lui rapporte que des ennuis avec la justice, lui vaut de sévères condamnations. Puis il est en péril pour s'être montré trop prudent. Il constate : «*Qu'il est difficile d'être heureux dans sa vie !*»

## Chapitre IV : “L'envieux”

Zadig, revenu dans un faubourg de Babylone, y réunit des savants mais, à cause d'un précepte alimentaire de Zoroastre, connaît des ennuis, risque même d'être empalé à la demande de Yébor, «*le plus sot des Chaldéens, et partant le plus fanatique*», mais il est sauvé par Cadour. Il reçoit «*la société la plus brillante*». Mais l'envieux Arimaze le fait injustement emprisonner. Sur le point d'être supplicié, il est sauvé par le perroquet royal : «*Voilà donc de quoi dépendent les destinées des hommes !*»

## Chapitre V : “Les généreux”

Zadig devient le favori du roi Moabdar et de la reine Astarté. À l'occasion d'une fête, le roi accorde une coupe à celui qui a été le plus généreux. Plusieurs individus sont présentés, mais c'est Zadig que choisit le roi. Il «*disait : “Je suis donc enfin heureux !” Mais il se trompait.*»

## Chapitre VI : “Le ministre”

Grâce à sa sagesse et à sa générosité, Zadig devient le confident du roi, qui le nomme premier ministre.

## Chapitre VII : “Les disputes et les audiences”

Zadig fait régner quelque temps, à Babylone, une justice tempérée d'indulgence et de sagacité. On l'admire pour sa sagesse, son goût des beaux-arts.

### Chapitre VIII : *“La jalousie”*

Zadig tombe amoureux de la reine Astarté, et, comme elle le regarde avec complaisance, il «*commençait à croire qu’il n’est pas si difficile d’être heureux*». Cependant, comme elle lui témoigne trop d’attentions, la jalousie du roi est suscitée. Zadig doit s’enfuir en toute hâte de la Cour. C’est l’occasion pour lui d’un retour sur soi, et d’une réflexion sur les caprices de la fatalité, sur l’injustice de la destinée : «*Ô vertu ! À quoi m’avez-vous servi?... Tout ce que j’ai fait de bien a toujours été pour moi une souce de malédictions, et je n’ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans le plus horrible précipice de l’infortune. Si j’eusse été méchant comme tant d’autres, je serais heureux comme eux.*»

### Chapitre IX : *“La femme battue”*

Sur le point d’arriver en Égypte, il rencontre une femme éplorée, poursuivie par un mari furieux qui l’accable de reproches et de coups. Ému, Zadig intervient et est pris à partie par le brutal. Le jeune homme terrasse son adversaire ; mais, comme celui-ci profite de son indulgence pour le prendre en traître, exaspéré, Zadig le tue. Quant à la femme, se plaisant à être battue, elle l’accable de malédictions !

### Chapitre X : *“L’esclavage”*

Jeté en prison, Zadig est vendu comme esclave à l’Arabe Sétoc. Mais il devient l’ami de son maître auquel il rend d’éminents services, et qui l’emmène avec lui en Arabie.

### Chapitre X’ : *“Le bûcher”*

En Arabie, Zadig fait abolir la coutume qui imposait aux veuves de brûler sur un bûcher avec le corps de leur mari. Mais les prêtres d’Arabie, auxquels les veuves, en mourant, laissent leurs biens, veulent lui faire un mauvais parti, l’accusent d’intolérance, et il est condamné au bûcher. Il n’est sauvé que par les ruses de celle qu’il a délivrée de ce supplice.

### Chapitre XII : *“Le souper”*

Zadig assiste à un souper avec un Égyptien, un Indien, un «*habitant du Cathay*» (un Chinois), un Grec et un Celte. Chacun prétend à l’excellence exclusive de sa religion, et on en viendrait aux coups si Zadig n’intervenait pour démontrer à ces hommes intolérants qu’ils adorent le même Dieu, l’Être Suprême.

### Chapitre XIII : *“Les rendez-vous”*

Désireux d’obliger son maître, Zadig se rend ensuite dans l’île de Serendib. Il n’y est pas longtemps sans être regardé par tous comme un homme extraordinaire. Le roi veut voir et entendre Zadig, qui lui enseigne le moyen de découvrir un ministre intègre : il lui suffit de faire danser les prétendants à ce poste, devant les trésors de la couronne, pour trouver immédiatement celui qui est capable de désintéressement. Comblé de bienfaits, Zadig quitte l’île.

### Chapitre XIV : *“Le brigand”*

En passant la frontière qui sépare l’Arabie de la Syrie, Zadig tombe entre les mains d’un chef de brigands, Arbogad, qui a réussi à se rendre indépendant des deux États voisins. Zadig, là aussi, est traité avec beaucoup d’égards, à cause du courage qu’il a montré en se défendant contre eux. Au cours d’une conversation avec Arbogad, il apprend que le roi de Babylone est devenu fou, qu’il a été

tué, que l'anarchie règne dans la ville ; quant à la belle Astarté, on ne sait de quel aventurier elle est devenue la proie. Il part aussitôt à sa recherche.

#### Chapitre XV : ‘*Le pêcheur*’

Zadig rencontre un pêcheur qui est très malheureux du fait de fromages qu’il n’avait pu lui payer parce qu’il avait dû fuir Babylone, ce qui, par un enchaînement de circonstances malheureuses, avait provoqué sa ruine. Aussi, sans lui révéler son identité, l’invite-t-il à y retourner et à l’y attendre chez Cador.

#### Chapitre XVI : ‘*Le basilic*’

Après toutes sortes de péripéties, Zadig parvient à retrouver Astarté qui est captive d’un seigneur hyrcanien nommé Ogul. Celui-ci est consumé par une maladie imaginaire. On lui a recommandé de manger, dans de l’eau de rose, un basilic (serpent fabuleux dont le regard sélectivement assassin tuait tout être vivant, à l’exception des femmes) ; comme seules les femmes peuvent toucher cet animal, les dames du palais se répandent dans la campagne pour en trouver un. Elles rentrent bredouilles au palais. Le roi est désespéré. Fort heureusement, Zadig paraît et lui annonce qu’il possède un remède plus puissant que tous les basilics de la terre. Il le fait jouer au ballon. Ogul trouve ce remède pénible, mais il persévère si bien que la cure fait son effet : un beau matin, il est guéri. Grâce à cette petite leçon de culture physique, Zadig obtient la liberté d’Astarté, et la renvoie à Babylone.

#### Chapitre XVII : ‘*Les combats*’

Astarté est reçue à Babylone avec *«les transports qu'on a toujours pour une belle princesse qui a été malheureuse»*. Le calme revient dans le pays qui était en révolution, et les Babyloniens déclarent qu’elle épousera celui qu’on choisira pour souverain : *«On jura de reconnaître le roi le plus vaillant et le plus sage.»* Un tournoi est organisé qui doit le désigner. Zadig triomphe de tous ses rivaux par son adresse et son courage. Mais la destinée lui est encore contraire : il se voit injustement évincé, et il se désespère.

#### Chapitre XVIII : ‘*L’ermite*’

Un ermite révèle à Zadig le secret du bonheur : la soumission aux décrets de la Providence. Ils partent ensemble pour Babylone et, le long du chemin, chez les différentes personnes qui leur offrent l’hospitalité, l’ermite se conduit de la façon la plus paradoxale. Il se révèle comme étant l’ange Jesrad, l’ange du bien, *«descendu de l’empyrée pour apprendre à un faible mortel à se soumettre aux ordres éternels»*, à admettre la nécessité du mal, l’absence de hasard : *«Tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance.»*

#### Chapitre XIX : ‘*Les énigmes*’

Zadig arrive à Babylone le jour où les vainqueurs à des combats doivent encore expliquer des énigmes. Il obtient le droit de le faire aussi, et il est le seul à deviner les bonnes réponses. Aussi est-il *«reconnu roi d'un consentement unanime et surtout de celui d'Astarté, qui goûtait, après tant d'adversités, la douceur de voir son amant digne aux yeux de l'univers»*. Tout s’arrange enfin : Zadig épouse Astarté, et ils sont heureux.

## Analyse

### Genèse

Il est naturel que Voltaire ait songé à écrire un conte oriental. Il était déjà l'auteur de "Zaïre", de "Zulime" et de "Mahomet", et il mettait la dernière main à "Sémiramis" lorsqu'il écrivit "Zadig". Sa documentation en vue de l'"Essai sur les mœurs" enrichit singulièrement ses connaissances sur les peuples orientaux. Il a lu le "Spectator" d'Addison, qui contient quantité d'anecdotes curieuses. L'"Histoire de la sultane de Perse et des vizirs", de Chec-Zadé (traduite en 1707) lui fournit le nom de son héros. Dans les "Relations" de Chardin, Bernier, Tavernier, dans la "Description de la Chine" du P. du Halde, dans l'"Histoire de la religion des vieux Persans" de Thomas Hyde (1700), etc., il trouva les détails de mœurs, et la couleur qui lui étaient nécessaires.

Il écrivit une première version intitulée "Memnon" (complètement différente du conte qui ensuite porta ce titre) qui parut à Amsterdam en juillet 1747, mais dont nous ne savons rien. Cette édition hollandaise semble même avoir été complètement ignorée en France.

En octobre 1747, après l'incident au jeu de la reine (Mme du Châtelet perdait une somme considérable. Voltaire lui dit en anglais : «*Ne voyez-vous pas que vous jouez avec des fripons?*») La phrase fut comprise par les assistants), Voltaire et Mme du Châtelet s'enfuirent à Sceaux, chez la duchesse du Maine. C'est alors qu'il reprit son roman. Chaque soir, il en lisait un chapitre à la duchesse. Il en divertissait également les spectateurs des représentations théâtrales qu'il organisait, à Sceaux d'abord, quand il ne fut plus obligé de se cacher, puis à Lunéville, durant le séjour qu'il fit à la cour du roi Stanislas de février à mai 1748.

### Intérêt de l'action

Dans ce conte, Voltaire s'accorda toutes les libertés, n'obéit à aucune règle connue, puisa à toutes les sources sans s'attacher à aucune, mêla avec une aisance suprême l'actualité à la fable, l'histoire authentique au romanesque le plus fou, donna aux chemins les plus directs l'apparence de flâneries et de digressions plaisantes. Il nous amuse, nous fait rire, nous surprend, nous étourdit ; car nous trouvons un mélange tout à fait rare, tout à fait original, infiniment mieux réussi que dans les "Lettres persanes", de fantaisie et de bon sens, de libre invention et de rigueur logique : une démonstration impitoyable de la sottise humaine joliment enveloppée dans une œuvre d'art aux proportions libres et harmonieuses.

"Zadig" est une nouvelle haute en couleur et en rebondissements, composée de plusieurs contes réunis les uns aux autres de manière à former une histoire suivie. Les aventures se succèdent, sans être enchaînées logiquement. Conscient du danger, Voltaire s'employa, d'une édition à l'autre, à resserrer la trame qui réunit entre eux les différents épisodes. L'édition de 1748 comptait quelques chapitres de plus que celle de 1747 : "Le souper", "Les rendez-vous", "Le pêcheur" ; celle qui parut en 1756 dans la "Collection complète des oeuvres de M. de Voltaire" était augmentée d'un nouveau chapitre : "Les disputes et les audiences" (dédoublé d'un chapitre) ; enfin deux chapitres : "La danse" et "Les yeux bleus", rédigés à Berlin, que Voltaire n'a jamais intégrés à son livre, et qui ne virent le jour que dans les éditions posthumes de "Zadig".

De plus, au cours de la narration, il fait souvent le point de l'action (dont les trois étapes sont : rencontrer Astarté, la perdre, la retrouver), renvoie d'un chapitre à l'autre, laisse attendre la suite. Rapidement, l'intrigue qui se noue entre Zadig et Astarté fournit un fil conducteur : l'amour naissant est contrarié par des obstacles insurmontables ; les deux amants doivent se séparer ; ils se retrouvent enfin, et leur union donne au roman une heureuse conclusion, trois récits venant, à la fin, renseigner, éclairer, redonner foi : celui du brigand, celui du pêcheur, celui d'Astarté. Les divers médaillons sont ainsi réunis en un solide collier. On peut voir en Zadig un nouvel Ulysse qui, cherchant le bonheur, finit par le trouver après de multiples et dures épreuves, retrouve sa Pénélope.

On constate que le livre est, d'un bout à l'autre, sous le signe d'une constante binarité, d'un continuels jeu d'oppositions qui doivent se contrebalancer pour finalement s'équilibrer. Car les chapitres vont généralement par deux, ce qui permet d'excitantes confrontations ("Le borgne" / "Le nez" - "L'envieux"

/ "Les généreux" - "Le ministre" / "Les disputes et les audiences" - "Le bûche" / "Le souper" - "Le brigand" / "Le pêcheur" - "Le combat" / "Les énigmes"). Mais les oppositions fonctionnent à l'intérieur des chapitres eux-mêmes ("Le chien et le cheval"). Sans compter les interférences d'un texte à l'autre. Si quatre chapitres se détachent dans leur unicité ("La jalousie", "Les rendez-vous", "Le basilic", "L'ermite"), c'est qu'ils sont les temps forts de l'action. Un passionnant travail consisterait à reprendre l'itinéraire de l'auteur en suivant ces « poteaux indicateurs » que sont les titres, pour réagencer les plans, et s'amuser au jeu des parallélismes qui fondent la structure du conte.

Cependant, Voltaire ne prétendait pas nous intéresser par l'agencement habile d'une intrigue, mais par la diversité et la bizarrerie des anecdotes. Il exposait des faits, déroulait une intrigue compliquée, s'efforçait de dire l'essentiel sans ennuyer, de tout faire comprendre sans vaine insistance. Nul mieux que lui ne sait se faufiler à travers un enchevêtrement d'aventures d'apparence inextricable pour aboutir, sans fatigue et sans défaut, au dénouement logique et naturel. Il est obtenu grâce à Cadore qui joue dans la nouvelle le rôle de « deus ex machina », Voltaire ayant recours à lui quand il s'agit de régler une situation embarrassante.

L'amour est le ressort qui déclenche les événements, et les événements à leur tour déclenchent des réflexions. Mais Voltaire ne retint que les épisodes principaux d'un roman d'amour et d'aventures qui eût pu être long ; il laissa dans l'ombre ce sur quoi s'attardent les romans traditionnels. On voit pourtant Zadig perdant ses sens devant la preuve de son amour que lui donne Astarté (chapitre VIII), Voltaire s'égayant à montrer ses héros fort tendres.

Le conte traditionnel est, par essence, merveilleux : il n'atteint sa pleine efficacité que si le lecteur abandonne le monde dans lequel il vit, pour entrer dans un autre univers où l'incroyable est naturel. Mais l'ironie de Voltaire est un dissolvant du merveilleux. S'il multiplie les invraisemblances, ce n'est pas pour procurer au lecteur un moment d'évasion, ni parce qu'il cède lui-même à l'entraînement d'une fantaisie parodique. Il respecte le conte en tant que genre, mais en détruit la finalité habituelle. Loin de nous entraîner hors de la réalité, le conte voltairien nous oblige à la regarder de plus près : la perspective est changée. Ce n'est pas l'incroyable qui est donné pour vrai, mais le vrai qui apparaît incroyable.

En fait, l'unité de "Zadig" est beaucoup plus profonde : plus qu'à l'intrigue, elle tient à l'intention philosophique de Voltaire. Le roman, livre d'action, est aussi livre d'instruction. Racontant l'éducation d'un jeune homme par la Providence, il s'apparente aux récits initiatiques, puisque le bonheur n'est atteint qu'après une révélation. L'intérêt du roman réside précisément dans le double mouvement de Zadig et de la Providence qui, en décrivant des cercles de plus en plus larges qui vont du particulier à l'universel, aboutit à leur rencontre, tend tout entier vers l'ajustement de l'intelligence humaine sur la raison divine.

Pour rendre compte de la structure de "Zadig", le plus simple est de recourir à une figure géométrique représentant deux spirales en forme de cône, opposées par le sommet. En s'ouvrant de plus en plus, la spirale du bas symbolise l'ouverture de Zadig au monde des humains en même temps que son évolution spirituelle à mesure qu'il découvre mieux le scandale du mal. Symétriquement opposée, la spirale du haut décrit la manifestation progressive de la Providence, et fait sentir la présence d'un ordre supérieur qui contraste avec le désordre terrestre. Ce qui se passe après l'entretien de Zadig et de l'ermite, c'est un renversement total de cette structure : au lieu de s'opposer, les deux cônes s'emboîtent l'un dans l'autre. Sur la terre des humains, l'absurde s'estompe et cède la place à la promesse d'un ordre.

Bien qu'une force mystérieuse poursuive Zadig, on ne peut parler ni de tragédie, ni de fatalisme.

## Intérêt littéraire

La langue de Voltaire est simple, mais elle est marquée par des usages classiques :

- «*acception*» : «*avoir acception de*» (chapitre VII) : «avoir préférence pour» ;
- «*affecter*» : «*il n'affectait rien*» (chapitre I) : «il n'avait pas d'ambition» ;
- «*almanachs*» (chapitre XII) : «calendriers» ;
- «*amphithéâtres*» (chapitre XVII) : avec ce mot au pluriel Voltaire désignait les gradins réservés aux spectateurs, par distinction avec la «lice» ;
- «*balancer*» (chapitre XIX) : «hésiter» ;
- «*brave homme*» (chapitre XIV) : «homme courageux» ;
- «*cependant*» (chapitre IX) : «pendant ce temps» ;
- «*cires*» (chapitre XI) : «chandelles» ;
- «*citoyenne*» (chapitre I) : «citadine» ;
- «*conseil*» (chapitres X, XIII) : «conseiller» ;
- «*convaincu*» (chapitre X) : «reconnu coupable» ;
- «*couchée*» (chapitre XVIII) : «étape», «endroit où l'on couche en voyage» ;
- «*courir quatre lances*» (chapitre XVII) : «combattre quatre adversaires pour être admis à disputer la finale» ;
- «*course*» (chapitre XIV) : «acte d'hostilité que l'on fait en courant les mers ou en entrant dans le pays ennemi» (Dictionnaire de l'Académie) ; le mot propre serait «*razzia*» ;
- «*denier*» : «*argent à onze deniers*» (chapitre III) : «presque pur» ;
- «*devise*» (chapitre XVII) : «figure emblématique peinte sur un bouclier, accompagnée d'une sentence qui l'explique» ;
- «*dispute*» (chapitre IV) : «débat», «discussion» ;
- «*donner à laver*» (chapitre XVIII) : «donner de quoi se laver» ;
- «*effet*» (chapitre XII) : «bien réel» ;
- «entendu» : «*un repas bien entendu*» (chapitre XVIII) : «dont le menu était composé avec intelligence et bon goût» ;
- «*se flatter*» : «*Je me flatte*» (chapitre XV) : «J'aime à croire» ;
- «*fort de l'épée*» (chapitre XIX) : «le premier tiers de la lame à partir de la garde, le reste étant le faible» ;
- «*généreux*» : «noble» : «*généreuse dame*» (chapitre XVI) ;
- «*humanité*» (chapitre IX) : «sentiment d'humanité» ;
- «*ligne*» (chapitre III) : «douzième partie du pouce», soit 2mm et quart ;
- «*loyalement*» (chapitre XV) : «légalement» ;
- «*magnifique seigneur*» (chapitre XVIII) : «qui se plaît à faire de grandes dépenses ou de grands dons» ;
- «*marchand*» (chapitre XIV) : «acquéreur» aussi bien que «vendeur» ;
- «*ménagerie*» (chapitre XVI) : «Dans les maisons des princes, on appelle "ménagerie" le lieu où ils tiennent des animaux étranges et rares.» (Dictionnaire de l'Académie) ;
- «*outré*» (chapitre XVI) qui était masculin au temps de Voltaire ;
- «*passer*» (chapitre IX), «*faire une passe*» (chapitre XVII) : «gagner le fort de l'épée d'un adversaire pour le saisir au corps ou le désarmer» ;
- «*prêt de*» (chapitre XII) : «disposé à» ;
- «propre» : «*un repas propre*» (chapitre XVIII) : «agréable», «élégant» ;
- «*théurgite*» (chapitre IV) : «théologien» ;
- «*viandes*» (chapitre IV) : «aliments», «mets» ;
- «voix» : «*aller aux voix*» (chapitre XIX) : «voter» ;

En ce qui concerne la syntaxe, on remarque un accord avec le sujet le plus rapproché : «*La familiarité et l'estime du roi fit trembler Zadig.*» (chapitre XIII).

Le récit, où la présence de Voltaire se marque par la diversité, la variété, la fantaisie, le caprice, est enlevé avec brio, et écrit dans un style d'apparence facile, nu, léger d'épithètes, sans ornements, aisé, souriant, qui épouse tous les méandres d'une pensée malicieuse, qui dit beaucoup de choses en peu de mots, qui est fait de phrases courtes et rapides. C'est le style d'un esprit riche et merveilleusement agile, qui, tout en se jouant, se hâte vers un but précis, et n'aime point à s'encombrer de commentaires, parce qu'il a coutume d'être compris à demi-mot.

Voltaire savait, sans autre moyen que le choix judicieux, et la précision des termes, mettre les faits en valeur et en faire jaillir, comme par enchantement, l'idée. Il montra dans cette nouvelle des qualités de netteté, de limpidité, de rapidité, de sobriété qu'on n'a jamais égalées. Il ne rechercha aucune condensation de pensée, parvint à la plénitude par la justesse et la propriétés du langage.

Cependant, la chaleur n'est pas la principale qualité de son style. D'abord, il ne s'attendrit pas aux aventures désolantes qu'il raconte ; et puis, comme il s'agit de ridiculiser et de détruire, c'est l'ironie et le sarcasme qui emplissent son récit. Il se plut à certains procédés : anachronismes, définitions piquantes ou inattendues, mots à double entente, renvois implicites d'un chapitre à l'autre, formules raccourcies et expressives, monstrueuses dans leur cynisme ingénu dont il avait le secret (comme «*Y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus?*» [chapitre XI]). Il ne s'émouvait pas et ne s'indignait pas ; ou du moins, s'il s'émouvait, il se gardait de communiquer son émotion ; car il est bien entendu que les torrents de larmes que versent Zadig et Astarté ne sont que l'amusante parodie d'une littérature romanesque qu'il n'a jamais prise au sérieux.

La couleur, par contre, est plus intense dans cette histoire orientale où la précision pittoresque n'est pas rare. Voltaire se plut à une exactitude qui s'accompagne de teintes vives et chatoyantes, et qui donne à son style un relief et un éclat inaccoutumés. Non pas qu'il ait cherché à attirer les regards ou à séduire les imaginations ; mais il est des moments où il faut parler aux yeux et à l'imagination pour satisfaire pleinement l'intelligence. D'autre part, les nécessités du genre l'amenèrent à pratiquer le style oriental ou le style biblique, et à égayer ses constatations amères sur la destinée. Pourtant, il précisa, dans l'*Essai sur les mœurs* : «*Nous supprimons toutes les amplifications orientales, et toutes ces figures gigantesques, incohérentes et fausses, si familières à tous ces peuples, chez lesquels il n'y a peut-être jamais eu que l'auteur des fables attribuées à Ésope qui ait écrit naturellement.*»

L'étroitesse de son goût dépendait elle-même de l'idéal étroit qu'il se faisait de la civilisation, réalisé selon lui en partie au XVIIIe siècle, et qui l'empêchait d'apprécier particulièrement les formes de l'art primitif dont la force barbare l'effrayait.

#### Intérêt documentaire

L'Orient s'imposa à Voltaire parce qu'il était le lieu des fables et du fatalisme, mais, en même temps, celui des religions et des grands réformateurs parmi lesquels, fictivement, malignement, Zadig prend place.

Cette histoire orientale est censée se passer à Babylone dont la civilisation avait été précédée de celle des «*anciens Chaldéens*» que Voltaire admirait parce qu'ils avaient eu l'intuition du système planétaire tel que nous le connaissons depuis Copernic.

Les noms qu'il donna à ses personnages sont significatifs :

- Zadig signifie en arabe «le juste» ou «le véridique».
- Sémire est une francisation de «Sémiramis», qui était le type de la femme infidèle.
- Azora fut créé à partir de «Zohra», le nom arabe de Vénus ; «*Al-Zhora*» signifie littéralement «la brillante», et c'est un prénom arabe fort répandu encore de nos jours.
- Cadour est une altération de «Kaddour», prénom masculin arabe qui signifie «tout-puissant».
- Moabdar est un mot qui fut créé par Voltaire à partir de «Moab», pays à l'arrière de la Palestine, et de «dar» qui signifie ordinairement «maison», mais semble exprimer ici l'idée de possession.
- Yébor est l'anagramme de Boyer, évêque de Mirepoix.
- Arimaze fut composé à partir de «Ahriman», le principe du mal.

- Astarté est le nom de la déesse du ciel chez les peuples sémitiques.
- Arbogad signifierait «le ravisseur», «le rapace».
- Ogul est un mot turc qui signifie «fils» mais que Voltaire a vraisemblablement adopté parce qu'il est l'anagramme du mot latin «galo» (= le glouton).

Il inventa un calendrier fantaisiste : «*mois de la Souris*», «*mois du Mouton*» (chapitre III).

La religion est celle de Zoroastre, réformateur de l'ancienne Perse auquel on attribue le livre de l'«*Avesta*» dont le «*Zend*» (chapitre III) est le commentaire. Mais l'attribution à ce sage de sentences spirituelles relevait de la pure fantaisie. «*Orosmade*» (chapitre III) est le nom du principe du bien dans la religion des mages, par opposition à Ahriman. Est évoqué aussi Mithra, dieu du soleil. L'ange Jesrad est l'ange du bien.

Toutefois, Voltaire y mêla des éléments de la religion musulmane : «*l'ange Asraël*» (chapitre II) y est chargé de séparer les âmes des corps ; comme des éléments de la religion juive (c'est la loi mosaïque qui interdit de manger du «*griffon*» qui était une variété de vautour que Voltaire, par erreur plutôt qu'à dessein, prit pour un animal fabuleux au corps de lion, à la tête et aux ailes d'aigle ; de même qu'elle permet de manger des animaux qui ont le pied fendu (chapitre IV).

Sont arabes aussi, au chapitre VI, les «*vizirs*» (ministres) et le «*divan*» (conseil des ministres présidé par le roi ou par le premier vizir). Mais «*itimadoulet*» (chapitre VI) est le nom du grand vizir dans la Perse moderne par lequel Voltaire désigne un satrape.

La cour du roi de Babylone, qui est appelé «*le roi des rois*» (chapitre III), nom que les Grecs donnaient au roi de Perse, compte des mages, des archimages, des satrapes (gouverneurs de provinces chez les anciens Perses) et des eunuques qui gardaient les femmes des monarques orientaux dans des appartements sévèrement protégés d'où elles ne sortaient jamais sans voiles, et certainement pas pour assister aux entretiens du roi avec son ministre, comme le fait Astarté qui est une femme qu'on pourrait qualifier d'influente et d'engagée. Le nain témoin de grands secrets (chapitre VIII) appartenait, avec les empoisonnements, les strangulations, les eunuques chargés de venger l'honneur de leur maître, à l'Orient mélodramatique et romanesque tel que le XVIII<sup>e</sup> siècle se le représentait. Le juge est appelé par Voltaire un «*Desterham*» (chapitres III, XIV, XV), faute de lecture pour «*Defterdar*» qui signifie «celui qui tient le livre des comptes». Mais il condamne Zadig «*au knout et à passer le reste de ses jours en Sibérie*» !

Dans les sciences qui sont évoquées au chapitre VI figurent «*la substance et l'accident, l'abstrait et le concret, les monades et l'harmonie préétablie*» qui sont, en fait, des notions de la philosophie de Leibniz. Et les «*violons*» du même chapitre sont un autre anachronisme voulu.

Au chapitre XII, l'évocation des croyances de l'Égyptien et de l'Indien est une transcription comique de textes d'historiens contemporains de Voltaire.

Puis apparaît l'Égypte, dont l'ancienne capitale était Memphis (chapitre I). On découvre (chapitre XII) qu'une loi égyptienne obligeait tout emprunteur à laisser en gage la momie d'un parent ; si l'emprunteur mourait sans avoir acquitté sa dette, il était considéré comme impie, et on le privait de sépulture. Le «*bœuf*» (chapitre XII) qui est adoré est le bœuf Apis. L'ancienneté de 11340 années que Voltaire avait attribuée à l'Égypte dans les «*Lettres philosophiques*» (où il avait constaté : «*Il n'y a point de famille, de ville, de nation qui ne cherche à reculer son origine.*») est multipliée par dix par «*l'homme à la momie*» qui est fort vaniteux.

Au chapitre XII, le Chinois est désigné comme «*l'homme de Cambalu*», c'est-à-dire Pékin. Voltaire indiqua dans une note que les mots chinois qu'il employa («*Li*» qui désigne «*la lumière naturelle*», «*Tien*», «*le ciel*») sont authentiques, et qu'ils «*signifient aussi Dieu*». Dans le même chapitre, le Grec évoque «*le Chaos*» qui, dans la cosmogonie grecque, est la confusion générale des éléments de l'univers avant la création du monde, idée que Voltaire jugeait incompatible avec celle d'une

intelligence suprême qui est éternelle. Le «*Celte*», qui invoque «*Teutath*» (un des dieux gaulois, qu'on a assimilé à Mercure) est le type du «Français moyen».

Voltaire attribua à l'Arabie la coutume du «*bûcher du veuvage*» qui est en réalité hindoue.

L'île de Sérendib (chapitre XIII) est Ceylan.

Babylone représente en fait Paris, et Voltaire, transposant les mésaventures de courtisan qu'il y connut, se plaisant à des anachronismes, le roman, derrière le masque oriental, est une suite continue de piqûres d'épingles, de coups de griffes, de satires malignes et légères, de portraits qui sont des caricatures, d'allusions aux événements et aux personnages de son temps. Ainsi, dans sa satire de la médecine et les médecins (chapitre II), il mentionna «*les sachets du sieur Arnoult contre l'apoplexie*» : c'était l'inventeur d'un spécifique pour lequel il faisait de la réclame dans diverses revues du XVIIIe siècle. «*Zadig*» est, par endroits, un livre à clef, et, si nous ne sommes plus sensibles à toutes ces malices, nous ne pouvons pas ne pas être séduits par le mordant, la vivacité de ses attaques.

### Intérêt psychologique

Voltaire, qui, malgré certaines scènes pathétiques, se refusa à laisser passer un courant de sympathie entre les personnages et le lecteur, ne fit aucun effort pour leur donner du relief et de la vraisemblance.

Sémire, Arimaze, Sétoc, Almona, Arbogad, l'ermite, Astarté elle-même sont croqués en quelques traits vifs, et n'ont aucune vie objective et autonome : ils sont au service de la philosophie, et mettent des idées en action. Azora est une esquisse magistrale, mais ce n'est qu'une esquisse.

À travers les personnages de Sémire, Azora, Missouf, la femme de l'Envieux, fut développé le thème de l'inconstance féminine. On peut donc remarquer qu'en dépit de l'idéalisation romanesque des femmes, qui ne faisait que suivre la tradition courtoise, les femmes sont presque toutes frivoles et sottes, quand ce ne sont pas des coquines fieffées ; ainsi s'exprima à travers cette nouvelle satirique, une profonde misogynie. Cette opposition n'a rien d'étonnant si l'on tient compte des relations féminines compliquées de Voltaire à cette époque : l'amoureux trompé était aussi un amoureux trompeur. Mais l'irritation qu'il connaissait alors s'alimenta et grossit au souvenir de déboires plus anciens.

Zadig est le héros qui nous occupe sans cesse. Il appartient à la galerie de jeunes hommes pleins de bonne volonté, qui recherchent un bonheur compatible avec la vertu, qui, jetant sur le monde un regard naïf, «*ingénu*», «*candide*», trouvent à chaque pas des sujets d'étonnement ou d'indignation, et que leurs intentions excellentes conduisent aux pires mésaventures, subissant tous les coups du sort. Voltaire s'y mit lui-même, parcourant le monde sous leurs traits, leur prêtant ses appréciations sur les choses humaines, sans imposer sa personne, mais en la laissant toujours deviner. Ces personnages mettent en action l'ironie voltairienne.

Jeune, beau, riche, intelligent, juste, brave mais hyperémotif aussi, il a donc tout pour être heureux mais ne l'est pas. Il cherche le bonheur, subit de multiples et dures épreuves parmi les êtres humains, à travers une vie qui ne semble pouvoir être autre chose qu'à la fois une comédie et une tragédie, étant en butte à tous les coups d'un destin qui semble récompenser le mal qui s'oppose au bonheur de l'individu comme des sociétés. Admiré des uns, haï des autres, il sait toujours s'en tirer avec élégance, par sa sagacité et son honnêteté. Tout comme pour l'auteur, l'exil, en l'arrachant à sa classe sociale et à son pays, lui fait faire la plus large expérience de la terre des hommes. Successivement déçu auprès des femmes et auprès des princes, il est sans cesse contredit dans son désir de sages réformes par l'envie et l'injustice. Mais il évolue, et quand, fuyant vers l'Égypte, il contemple la voûte du ciel nocturne, elle se fait sentir à lui par «*l'ordre immuable de l'univers*». L'ange Jesrad l'invite à dépasser les limites du regard, à imaginer «*ces millions de mondes [...] dans les champs infinis du ciel*», disposés selon une architecture admirable que seule pouvait inventer une

Intelligence suprême. Et il lui révèle que le mal est nécessaire à l'ordre du monde. Zadig, ayant dû, pour se reconstruire, apprendre à penser autrement, devient un sage, reconnaît que le bonheur individuel est solidaire du bonheur général.

Comme Micromégas, comme Candide, comme l'Ingénu, il représente les divers aspects de l'esprit de Voltaire : absence de préjugés, culte de l'expérience et de la raison, horreur de la métaphysique, déisme rationaliste. Il n'a pas l'air de participer de tout son être et de tout son cœur à l'action : il est le témoin ironique et amusé de ses propres mésaventures. Il est le compère de cette étonnante revue, moins riche en vérité humaine qu'en enseignements philosophiques.

### Intérêt philosophique

“Zadig” est une nouvelle qui d’abord amuse. Mais, plus qu’à l'intrigue, elle tient son unité de l'intention philosophique de Voltaire qui sut en faire l’histoire continue d'un jeune homme qui, entreprenant son apprentissage dans un univers partagé entre le bien et le mal, est éduqué par la Providence. La nouvelle provoque donc la réflexion. Voltaire se retrouve à chaque ligne, et, à chaque instant, une malice, un sourire, une réticence, un euphémisme nous avertissant de sa présence. Il évite de se découvrir à notre vue, mais, embusqué derrière une vérité de banale apparence, un aphorisme de la sagesse des nations, il guette notre visage, surveille nos réactions, et juge de notre esprit à la promptitude qu’il met à suivre le sien. Or il le sollicite de deux manières opposées : il nous entraîne vers une conclusion qu’il a préparée avec une rigueur absolue ; il a choisi, arrangé, combiné les faits de telle sorte que, parvenus à la fin d’un chapitre ou à la dernière ligne de l’ouvrage, nous avons l’impression d’avoir assisté à une démonstration irréfutable et pour ainsi dire mathématique.

En Angleterre, Voltaire avait découvert Pope qui, après Shaftesbury et Bolingbroke, dans son “*Essai sur l’homme*” (1731) avait développé, en l’affadissant, la solution du problème du mal donnée par Leibniz dans sa “*Théodicée*” : «*Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.*» Grand admirateur de Pope et d’autre part grand ennemi du jansénisme, pour qui l’être humain est incurablement malheureux, Voltaire, qui avait réfuté Pascal dans les “*Lettres philosophiques*”, qui avait, dans “*Le mondain*”, chanté les délices du paradis moderne, et qui avait affirmé dans les “*Discours sur l’homme*” qu’avec de la modération, l’être sans préjugés doit savoir se contenter de son sort, et faire lui-même son bonheur, sans adopter la philosophie de Leibniz, s’en tenait provisoirement à son optimisme superficiel selon lequel le bonheur est accordé par la Providence en ce monde à qui sait n’être pas trop exigeant. Le providentialisme de Pope lui fournit une solution métaphysique : Dieu a disposé les choses de telle manière que tout concourt au bien. Le mal aussi a sa raison d’être, mais c’est une raison qui ne se communique pas à nous ; la seule attitude humaine qui convienne, c’est l’adoration. Voltaire restait fidèle à ces principes, que sa pensée ne put jamais dépasser, et qui réapparurent à l’occasion de chaque crise.

À Cirey, il s’initia au leibnizianisme dans les ouvrages de Wolff, pour lequel Mme du Châtelet professait une admiration enthousiaste. Mais leur appareil pédantesque, leur style abstrait, prétentieux et lourd le rebutaient et l’agaçaient, quel qu’ait été son désir de laisser à son amie la liberté de ses opinions. Bientôt les choses se compliquèrent : des wolfiens convaincus, Martin Kahl et Jean Deschamps, non contents de répandre le système du maître, s’attaquèrent sans ménagements aux “*Eléments de la philosophie de Newton*” de Voltaire, et à Voltaire lui-même. Désormais, passait pour Mme du Châtelet, qui n’était en somme qu’une néophyte imprudente, mais Wolff et Leibniz, dans son esprit, étaient condamnés.

Après 1740, il commença l’ouvrage qui allait être l’“*Essai sur les mœurs*”. Or, dans les livres qu’il dépouillait, il trouvait des sottises, des absurdités, des injustices, des horreurs qui faisaient avec le «*Tout est bien*» un contraste amer et burlesque. Lui-même était en butte à bien des tracasseries ; le monde n’allait plus aussi commodément ; le bonheur lui paraissait, vers 1746, moins facile à atteindre que dix ans plus tôt.

Aussi est-ce à la Providence qu’il allait s’attaquer désormais, cette Providence qu’il invoquait autrefois contre Pascal parce qu’il la croyait plus généreuse, plus proche de l’être humain, presque complice de ses désirs, et dont il constatait alors qu’elle distribue ses bienfaits d’après des lois obscures et propres à dérouter le bon sens des mortels. Il n’a peut-être conservé le chapitre de l’ermite que pour ne pas

déplaître à Mme du Châtelet. En tout cas, il représente bien la limite des concessions qu'il pouvait alors faire. Si la Providence existe, il faut admettre que ses décisions sont bien étonnantes. Il y a du bien sur la terre, il y a aussi beaucoup de mal. Dans *"Le monde comme il va"*, après avoir fait cette constatation et s'être violemment indigné, Voltaire se ressaisit, et accorda à la Providence les circonstances atténuantes. Dans *"Zadig"*, il fut plus sévère, mais hésita encore à condamner. Après *"Zadig"*, il ménagea moins l'accusée. Dans *"Candide"* allait avoir lieu la suite du procès et le verdict.

Invisible mais omniprésente, la Providence choisit le meilleur d'entre les hommes pour l'investir d'une mission particulière. Habitant d'un quartier de Babylone, Zadig est d'abord un simple particulier n'ayant pas d'autre ambition qu'un bonheur sans histoire. Quand il a reconnu que le bonheur individuel est solidaire du bonheur général, la Providence le fait devenir premier ministre d'un des plus grands États du monde antique. L'exil, en l'arrachant à sa classe sociale et à son pays, lui fait faire la plus large expérience de la terre des humains. Il descend vers les abîmes en découvrant de plus en plus nettement l'incompréhensible persécution des innocents, le scandale auquel sont soumis les justes, le désordre universel dans lequel est plongé notre monde. Son cheminement intérieur le conduit d'une naïve confiance en la possibilité du bonheur à la révolte ouverte contre la Providence. L'intervention de Jesrad empêche de justesse le blasphème, remet tout en ordre, et il s'élève alors peu à peu jusqu'à ce que son intelligence soit apte à recevoir une révélation.

À chacun des trois grands moments de son évolution, la Providence se manifeste de plus en plus ouvertement. Elle se révèle d'abord par l'infinie variété de la nature, quand Zadig, retiré dans sa maison de campagne, se livre en philosophe à l'étude des sciences. Puis, quand, fuyant vers l'Égypte, il contemple la voûte du ciel nocturne, elle se fait sentir à lui par l'*«ordre immuable de l'univers»*. Jesrad enfin l'invite à dépasser les limites du regard, à imaginer *«ces millions de mondes [...] dans les champs infinis du ciel»*, disposés selon une architecture admirable que seule pouvait inventer une Intelligence suprême.

Mais, s'il est vrai qu'à l'élargissement de l'expérience humaine de Zadig correspond une manifestation progressive et parallèle de la Providence, il s'en faut de beaucoup que le héros perçoive cette révélation. Bien loin d'être une montée vers de sublimes hauteurs, son itinéraire spirituel est une descente vers les abîmes. Ce qu'il découvre de plus en plus nettement, c'est l'incompréhensible persécution des innocents, c'est le scandale auquel sont soumis les justes, c'est le désordre universel dans lequel est plongé notre monde. Son cheminement intérieur le conduit d'une naïve confiance en la possibilité du bonheur, à la révolte ouverte contre la Providence. Le point focal du roman est l'entretien de Zadig et de l'ermite, philosophe naïf et errant, sage ridicule et touchant devant les absurdités du monde dans lequel Voltaire a voulu se représenter. L'intervention de Jesrad empêche de justesse le blasphème, et remet tout en ordre. Ses paroles révèlent, dans un monde en apparence absurde, un ordre secret qui lui donne un sens. À mesure que Zadig découvre plus clairement les conditions du bonheur, le destin, bon pédagogue, redouble d'efforts contre lui. Il fait diverses tentatives pour trouver le bonheur, mais rencontre chaque fois des obstacles, essuie des revers, tire des leçons. Un seul chapitre, le dernier, résout en un faisceau harmonieux toutes les divergences précédemment rencontrées.

C'est dire que le roman s'apparente aux récits initiatiques, puisque le bonheur n'est atteint qu'après une révélation.

Mais on aurait tort de limiter au providentialisme la leçon de *"Zadig"*. À défaut d'une solution métaphysique originale, Voltaire trouva une solution pratique. Un certain degré de bonheur peut être réalisé sur terre grâce à la détermination des êtres vertueux. Le sage est certainement malheureux dans un monde où dominent les méchants et les sots. La tâche urgente est la réforme de nos sociétés grâce à des hommes d'État qu'éclaire la raison de Dieu. Point de bonheur sans une saine politique. Sans doute Zadig avait-il déjà compris, quand il était premier ministre, dans quel sens il devait œuvrer. Mais il était un technicien de la politique, et non un philosophe. La Providence, qui l'a choisi, l'accable de malheurs, et le poursuit jusqu'à ce que, levant les yeux au ciel, il comprenne, comme Voltaire, que le *«monarque éclairé»* est celui par qui l'ordre divin se communique au monde des humains. Grâce à un roi qui est aussi un philosophe, il est possible de tenir en bride le mal nécessaire et qu'on ne saurait expulser de notre monde. La royauté de Zadig n'est pas une

concession au genre romanesque, ni une belle récompense qu'une Providence repentante accorderait à l'homme vertueux. Elle est l'achèvement d'un dessein providentiel en marche depuis le début du roman. Elle est aussi l'avènement imaginaire d'une ère nouvelle que Voltaire appelait de ses vœux, lui qui faisait dépendre le bonheur individuel de l'organisation sociale, la civilisation d'un monarque éclairé, la politique de la religion.

Le texte ouvre de nombreuses pistes de réflexions, les thèmes étant la libre pensée et la laïcité comme préliminaires incontournables à l'épanouissement, les droits de l'Homme, l'égalité, la tolérance, la liberté, et même la quête du bonheur, la Providence et la responsabilité

Voltaire exprima aussi dans la nouvelle sa philosophie de l'histoire. En dénonçant le «*bûcher du veuvage*» (chapitre XI), en opposant à l'idée de tradition, synonyme pour lui de barbarie, la raison et son œuvre libératrice, il était à l'unisson de son siècle. En faisant de Zadig un roi élu par son peuple, il introduisait une idée révolutionnaire. Il dénonça les défauts inévitables des souverains, la bassesse et la malhonnêteté de leur entourage, les abus du clergé qui profite de la naïveté de tous et de la puissance de quelques-uns, en se faisant le plus sûr auxiliaire de l'injustice et de la tyrannie. Il s'éleva contre plusieurs formes d'intolérance, la censure et à la condamnation à l'exil, contre la justice européenne en mettant en évidence l'injustice, la corruption des juges, leur sévérité et leur stupidité, car ils n'utilisent pas leur raison, alors qu'en revanche, Zadig l'utilise correctement, Voltaire prônant sa façon de raisonner. Il indiqua son idée de la justice : «*Il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent.*»

D'autre part, on est frappé par la comparaison constante, établie aux moments critiques de la nouvelle, entre l'ordre répandu dans l'univers physique, et le désordre qui règne dans l'univers moral. Ce rapprochement n'a peut-être pas été expressément recherché, mais il ne saurait être fortuit. Voltaire, en effet, fut un des premiers à intégrer la réflexion scientifique à la réflexion morale. L'univers matériel est, pour lui comme pour Newton et Réaumur, le milieu divin où se lit la sagesse insurpassable du Créateur.

Ce rapprochement n'a peut-être pas été expressément recherché, mais il ne saurait être fortuit. Voltaire, en effet, fut un des premiers à intégrer la réflexion scientifique à la réflexion morale. L'univers matériel, pour lui comme pour Newton et Réaumur, est le milieu divin où se lit la sagesse insurpassable du Créateur. Il est par conséquent le lieu de l'innocence, d'où est exclu tout mal. Il remplit, dans le système de pensée déiste, le rôle du paradis terrestre dans d'autres religions. Le mal ne se trouve que dans l'univers moral. Ainsi l'absurdité du monde des humains se détache-t-elle sur le fond de lumineuse raison qui règne dans le monde matériel. Il faudra attendre «*Le poème sur le désastre de Lisbonne*» et «*Candide*» pour voir le mal étendre son empire à l'univers physique.

Or un même Dieu a créé l'univers matériel et les êtres humains. La vie sur Terre ne peut donc être totalement absurde. La réflexion morale de Voltaire repose sur l'intuition qu'un ordre de sagesse doit se trouver parmi les humains, reflet de cette harmonie universelle qui se lit dans la nature. Mais tout, sur Terre, aussi bien l'existence individuelle, incapable de perfection, que la vie des sociétés, soumises aux abus et aux guerres, semble nier cet ordre. La pensée de Voltaire déboucha sur une énigme : finalement les paroles de Jesrad paraissent bien moins mystérieuses que le scandale du mal sur lequel achoppe l'intelligence de Zadig, puisque la révolte commence à la déroute de la raison.

L'ouvrage, qui est une réflexion sur la vie et la liberté de l'être humain, entend poser une question essentielle : comment se fait-il que les créatures ne répondent pas à l'idée (au dessein divin) qui les informe, telle qu'elle se manifeste dans l'ordre cosmique et dans l'ordre de la raison? Voltaire installe Zadig, héros parfait, au centre du monde, mais dans le monde. La suite de l'histoire consiste à essayer de le déstabiliser pour l'entraîner. La raison est bafouée par les incohérences qu'il affronte, et qui sont le lot fatal de la condition humaine. Mais il est impossible que la vie n'ait pas de sens, que Zadig échoue, que Babylone ne renaisse pas. «*Zadig*» peut être vu comme l'anti-absurde. D'abord parce que la raison est une foi (envers et contre tout, Zadig ne capitule pas). Ensuite parce que, s'il y a prédestination, ce mal est «nécessaire» et, en face, il y a prédestination au bien (c'est le cas de Zadig, le philosophe, digne fils de la Providence). La réponse de Zadig est donc que la raison

humaine n'en demeure pas moins un microcosme de la perfection divine. Si, malheureusement, elle est obscurcie, c'est que notre visée est naturellement limitée par rapport à l'ensemble. Aussi faut-il se taire devant l'inconnaissable, se soumettre ("*L'ermite*"), mais pour mieux agir en fonction de la foi et de la raison.

Ce conte, d'un optimisme teinté de scepticisme, tient son intérêt à la vivacité de la critique morale, et, surtout, à ces réflexions sur la destinée : «*Il n'y a point de hasard : tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance.*» (XVIII) - «*Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue*» (IX). C'est surtout l'illustration d'une nouvelle conception du bonheur : si l'être humain est sans cesse tiraillé entre liberté et déterminisme, il semble bien devoir les concilier. Et c'est là sans doute la seule vérité qui nous soit accessible

### Destinée de l'œuvre

Du 28 août au 10 septembre 1747, Voltaire était à Paris où il accompagnait le roi Stanislas. Il donna alors le manuscrit de "*Zadig*", qui portait alors le titre de "*Memnon*", à deux libraires différents, Prault et Machuel : à l'un le début, à l'autre la fin ; puis il refusa de livrer à chacun le complément de l'ouvrage. Les deux libraires furent contraints de lui remettre les parties déjà imprimées. Il les fit brocher, et put expédier le roman complet le 10 septembre 1748. Par cette ruse, il évitait les spéculations secrètes des libraires, et réservait la primeur de l'ouvrage à ses amis.

Le livre était accompagné d'une "*Approbat*ion" de la plus haute fantaisie : «*Je soussigné, qui me suis fait passer pour savant, et même pour homme d'esprit, ai lu ce manuscrit, que j'ai trouvé, malgré moi, curieux, amusant, moral, philosophique, digne de plaire à ceux mêmes qui haïssent les romans. Ainsi, je l'ai décrié, et j'ai assuré monsieur le cadî-esker que c'est un ouvrage détestable.*»

Voltaire se défendait d'avoir écrit ce conte. Dans une lettre à d'Argental, il déclara : «*Je serais très fâché de passer pour l'auteur de "Zadig", qu'on veut décrier par les interprétations les plus odieuses, et qu'on ose accuser de contenir des dogmes téméraires contre notre sainte religion. Voyez quelle apparence !*» C'est qu'il venait d'être reçu à l'Académie française, et qu'après un long exil, se voyait rentré en grâce, il ne tenait nullement à se compromettre.

Ses ennemis, et surtout Fréron, lui reprochèrent d'avoir fait des emprunts aux contes orientaux et aux récits de voyage, et de s'être contenté de coudre ensemble ces morceaux. L'abbé Raynal décréta même : «*Il n'y a point d'intérêt à la publication de "Zadig" ; ce sont des contes de quelques pages, détachés les uns des autres.*»

Bien que considéré par les contemporains comme une œuvre mineure, le roman connut un vif succès qu'il dut d'abord à l'enchaînement malicieux des récits.

"*Zadig*" fut, sous ce titre, réédité en 1748, cette édition contenant une dédicace et deux chapitres nouveaux : "*Le souper*" et "*Le pêcheur*". L'"*Épître dédicatoire de Zadig à la sultane Sheraa par Sad*", la sultane étant évidemment Mme de Pompadour, était empreinte de persiflage : «*Zadig fut écrit d'abord en ancien chaldéen. On le traduisit en arabe pour amuser le célèbre sultan Ouloug-beb. C'était du temps où les Arabes et les Persans commençaient à écrire des "Mille et une nuits", des "Mille et un jours". Ouloug aimait mieux la lecture de "Zadig", mais les sultanes aimaient mieux "Les mille et un". - Comment pouvez-vous préférer, leur disait le sage Ouloug, des contes qui sont sans raison et qui ne signifient rien? - C'est précisément pour cela que nous les aimons, répondirent les sultanes.*»

En 1752, Voltaire ajouta l'épisode de Yébor, au chapitre IV, et des amabilités à l'adresse de Frédéric II («*Il y a toujours de la ressource avec les princes qui aiment les vers.*» [chapitre IV] - l'emploi du temps de Zadig devenu ministre [chapitre VII] est à peu près celui du roi de Prusse). Les modifications les plus nombreuses se trouvèrent dans l'édition de 1756, en particulier la division de l'ancien chapitre VI, "*Les jugements*", en deux chapitres : "*Le ministre*" et "*Les disputes et les audiences*".

Ce n'est pas un chef-d'œuvre comme "*Candide*", mais c'est à coup sûr une des œuvres les plus plaisantes et les plus représentatives de Voltaire, une de celles qui survit le mieux.

En 2007, à Montréal, Anne Millaire et Ariel Ifergan en donnèrent une libre adaptation théâtrale, "*Z comme Zadig*". Ce fut un objet théâtral très rythmé où l'acteur endossa tous les rôles avec brio, changea de voix dans un monologue tout juste soutenu par un clarinettiste. L'aspect moraliste ayant été évacué, les accents philosophiques n'apparaissant qu'en filigrane, la pièce ressemblait le plus souvent à une immense farce, parfois seulement à un plaidoyer pour la liberté et pour la tolérance.

---

---

## Commentaires de différents chapitres

---

---

### Chapitres I et II

#### Le portrait de Zadig :

Tout est confiance, santé, harmonie dans Zadig ; nulle trace en lui d'une inquiétude métaphysique, d'une division intérieure, d'un appel vers un ailleurs. Il n'aspire qu'à un bonheur tout terrestre. Voltaire, qui ignore délibérément l'explication du mal par le péché originel, comble son héros de toutes les qualités physiques et morales, et lui accorde toutes les conditions matérielles qu'on croit nécessaires au bonheur. Un tel homme parviendra-t-il à être heureux? C'est se demander si l'humanité, limitée et livrée à elle-même, est capable de bonheur. On le voit, Voltaire reprenait à sa manière la grande interrogation pascalienne .

On remarque les idées et les traits de caractère que Zadig et Voltaire ont en commun.

Des tours négatifs et concessifs reviennent souvent dans le portrait de Zadig. Alors que Voltaire insiste sur la jeunesse de son héros, Zadig donne l'impression d'être déjà âgé.

#### La composition :

Voltaire ne retenant que les épisodes principaux d'un roman d'amour et d'aventures qui eût pu être long, laissant dans l'ombre ce sur quoi s'attardaient les romans traditionnels, a composé les deux chapitres de manière à créer l'effet de surprise par lequel ils se terminent. Mais les situations ne sont pas identiques.

#### Le style :

Les deux premiers chapitres ne prennent toute leur saveur qu'à une lecture orale. La syntaxe et le vocabulaire aident la voix à prendre des inflexions féminines pour évoquer Sémire. Dans l'entretien de Cador et d'Azora (chapitre II), on remarque les rythmes propres à chaque personnage, l'ampleur croissante des phrases, la répétition de « *et* ».

---

---

### Chapitre III

Manifestement, en raillant les savants, Voltaire se vengeait de ceux qui, en 1743, ne l'avaient pas reçu à l'Académie des sciences. Il s'intéressait à la science : en sage qui trouve le repos dans une studieuse retraite ; en philosophe avide de connaître ; en croyant, qui voit dans l'infinie variété de l'univers l'œuvre et le signe d'une Intelligence suprême .

S'opposent les deux thèmes de la retraite et du monde. Dans le monde, Voltaire gardait la nostalgie de la solitude, et, dans la retraite, il recherchait le monde. Souvent, il ne s'est enfui que pour éviter les méchants, mais les méchants et les envieux l'ont atteint jusque dans sa retraite de Cirey. On lit, dans une lettre à Thiériot du 12 août 1726, après l'affaire Rohan : « *Je n'ai plus [...] qu'à finir ma vie dans l'obscurité d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs et à la connaissance que*

*j'ai des hommes. »* ; dans une lettre à Jore du 25 avril 1736, après la publication des *‘Lettres philosophiques’* : *« Pour moi, je suis si las de la méchanceté et de la perfidie des hommes, que j'ai résolu de vivre désormais dans la retraite et d'oublier leurs injustices et mes malheurs. »*

---

Commentaire du passage  
dans *“Le chien et le cheval”*  
allant de *«Un jour se promenant»* jusqu'à *«ce qu'il avait vu»*

La structure du texte permet de distinguer deux paragraphes entre guillemets (4 et 5) sur les sept qui constituent l'ensemble. Ces paragraphes faisant suite à la phrase : *«il parla en ces termes»*, on distingue facilement là un récit mené à l'intérieur du récit principal, et fait au style direct. Les pronoms employés permettent de distinguer ces deux récits :

- Paragraphes 4 et 5 : un récit fait à la première personne par Zadig (*«je vous jure»*, ligne 38 - *«Voici ce qui m'est arrivé»*, ligne 39).

- Paragraphes 1, 2, 3, 6, 7 : un récit à la troisième personne du singulier fait par un narrateur (*«Un jour [...] il vit»*, ligne 1 - *«mais ils condamnèrent Zadig»*, ligne 30 - *«Zadig vit combien il était dangereux»* ligne 78).

Les parallèles entre ces deux récits sont nombreux, des phrases sont reprises de l'un à l'autre. Par exemple, aux paragraphes 1 et 2 on a : *«se promenant auprès d'un petit bois»* - *«elle a les oreilles très longues»* - *«ses fers sont d'argent à onze deniers»* ; et on lit d'autre part, aux paragraphes 4 et 5 : *«je me promenais vers le petit bois»* - *«d'autres traces (...) m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues»* - *«j'ai jugé (...) qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin»*. Le passage entre guillemets (lignes 35 à 67) apparaît donc comme un nouveau récit des événements déjà racontés dans les paragraphes 1 et 2. Il complète les informations données dans les dialogues. Zadig développe dans ce discours sa version des faits en expliquant sa méthode.

La méthode de Zadig : On peut repérer les verbes qui caractérisent la méthode de Zadig *«J'ai vu les traces... et j'ai jugé»* (lignes 41, 42) - *«des sillons... m'ont fait connaître que... et qu'ainsi...»* (lignes 43 à 45) - *«d'autres traces... m'ont appris»* (ligne 48) - *«comme j'ai remarqué ... j'ai compris»* (lignes 49, 50) - *«j'ai aperçu... Voilà, ai-je dit»* (lignes 54, 55) - *«j'ai vu... j'ai connu que... et qu'ainsi...»* (lignes 60 à 62) - *«j'ai jugé enfin»* (ligne 65).

Ce vocabulaire permet de définir la méthode de Zadig qui repose sur l'observation et la déduction, fondements de la méthode expérimentale. Le personnage défend ici l'esprit d'examen et l'esprit scientifique comme mode de connaissance le plus sûr.

Les différentes portées du texte : Les paragraphes 3, 6 et 7 attirent l'attention sur les conséquences des interventions de Zadig après la découverte du chien et du cheval. Des effets de décalages ironiques se glissent dans ces paragraphes et ajoutent au récit de l'anecdote d'autres intérêts.

La condamnation de Zadig *«au knout et à passer le reste de ses jours en Sibérie»* (lignes 27, 28), en jouant sur le déplacement géographique, dénonce les abus de la répression. L'idée trouve son prolongement dans le paragraphe où la phrase *«quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier»* poursuit la critique en l'étendant cette fois aux chefs spirituels, c'est-à-dire par allusion à l'Église et aux autodafés.

La dénonciation de l'arbitraire de la justice est exprimée par le jeu sur le verbe «voir» de la ligne 30 à la ligne 32 : (les juges) *«condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu»*. Cette satire est exploitée à nouveau dans le paragraphe 6 à travers le contraste entre la réhabilitation solennelle de Zadig (lignes 73 à 75) et le coût de la justice et la cupidité des juges (lignes 75 à 77). La tonalité satirique est présente aussi dans les antiphrases de la ligne 36 Apparemment élogieuses, les qualités énoncées sont à double sens : *«pesantueur»* = lourdeur - *«dureté»* = insensibilité ; *«éclat»* = faux brillant et luxe - *«beaucoup d'affinité avec l'or»* = beaucoup de goût pour la richesse.

L'histoire du chien et du cheval (titre du chapitre) se double donc d'une satire politique et d'une satire de la justice. Le dernier paragraphe prend l'apparence d'une moralité et, par l'emploi du mot «*savant*» pour désigner Zadig, invite à voir dans le texte une fable sur l'opposition entre les esprits éclairés et une société obscurantiste.

Cette histoire de type policier, qui a permis à Pierre Bayard (*“Le plagiat par anticipation”*, 2009) d'affirmer que Voltaire avait déjà fait du Conan Doyle, met donc en scène une méthode d'investigation originale, la serendipité, dont le nom (qui existe jusqu'à présent en anglais : «*serendipity*») vient d'un épisode du premier conte du recueil *“Hasht Bihist”* (*“Les huit paradis”*, 1302), d'Amir Khusrau, un grand poète persan, *“Les pérégrinations des trois fils du roi de Serendip”* (mot du perse ancien pour Sri-Lanka), dont voici un résumé :

### L'histoire des trois fils du roi de Serendip

Après avoir reçu une solide éducation, ils refusèrent de succéder à leur père qui les expulsa. Ils partirent à pied pour voir des pays différents et bien des choses merveilleuses dans le monde.

Un jour, ils passèrent sur les traces d'un chameau. L'aîné observa que l'herbe à gauche de la trace était broutée mais que l'herbe de l'autre côté ne l'était pas. Il en conclut que le chameau ne voyait pas de l'oeil droit. Le cadet remarqua sur le bord gauche du chemin des morceaux d'herbes mâchées de la taille d'une dent de chameau. Il réalisa alors que le chameau pouvait avoir perdu une dent. Du fait que les traces d'un pied de chameau étaient moins marquées dans le sol, le benjamin inféra que le chameau boitait.

Tout en marchant, un des frères observa des colonnes de fourmis ramassant de la nourriture. De l'autre côté, un essaim d'abeilles, de mouches et de guêpes s'activait autour d'une substance transparente et collante. Il en déduisit que le chameau était chargé d'un côté de beurre et de l'autre de miel.

Le deuxième frère découvrit des signes de quelqu'un qui s'était accroupi. Il trouva aussi l'empreinte d'un petit pied humain auprès d'une flaque humide. Il toucha cet endroit mouillé et il fut aussitôt envahi par un certain désir. Il en conclut qu'il y avait une femme sur le chameau. Le troisième frère remarqua les empreintes des mains, là où elle avait uriné. Il supposa que la femme était enceinte car elle avait utilisé ses mains pour se relever.

Les trois frères rencontrèrent ensuite un conducteur de chameau qui avait perdu son animal. Comme ils avaient déjà relevé beaucoup d'indices, ils lancèrent comme boutade au chamelier qu'ils avaient vu son chameau et, pour crédibiliser leur blague, ils énumérèrent les sept signes qui caractérisaient le chameau. Ils s'avèrent tous justes.

Accusés de vol, les trois frères furent jetés en prison. Ce ne fut qu'après que le chameau fut retrouvé sain et sauf par un villageois qu'ils furent libérés.

Après beaucoup d'autres voyages, ils rentrèrent dans leur pays pour succéder à leur père.

À partir de cette histoire, Horace Walpole créa, le 28 janvier 1754, le mot «*serendipity*» pour définir le talent de ces trois princes.

Voltaire s'inspira d'une version française de l'adaptation italienne du texte original, *“Perigrinnaggio”* de Christophoro (Venise, 1557). En français, au lieu de «*sérendipité*», on pourrait donc adopter «*zadigité*».

L'histoire du chien et du cheval est au service de l'application d'une méthode d'analyse. Mais, au-delà, en prenant appui sur la dernière phrase du texte, on peut constater les risques qu'on encourt parfois à dire ce qu'on a vu et le courage que cela nécessite.

Dire ce qu'on a vu comme spectateur ou témoin d'un événement important oblige, lorsqu'on doit comparaître en justice, à être précis, exact dans sa déposition. Le témoin s'engage à dire toute la vérité. Cette responsabilité nécessite du courage car l'erreur est humaine ; mais la justice doit être rendue sur des preuves irréfutables.

Dire ce qu'on a vu peut entraîner, s'il s'agit d'un délit, la condamnation du coupable. Le respect de la vérité doit l'emporter sur la crainte des représailles, ce qui nécessite de la force de caractère et suppose qu'on fasse passer l'intérêt de la justice avant sa sécurité personnelle.

Dire ce qu'on a vu peut conduire à s'opposer à une idéologie, à un pouvoir, à un régime répressifs. Certains ont payé de leur vie d'avoir dénoncé les abus des régimes totalitaires dont ils avaient été témoins (discrimination par l'apartheid, tortures dans le Chili du général Pinochet, rafles de juifs à l'époque du nazisme). On peut penser aussi aux savants dont les observations vont contre les théories admises : pour avoir démontré la rotation de la Terre autour du soleil, Galilée fut accusé d'hérésie et condamné par le tribunal ecclésiastique de l'Inquisition. Voltaire, soulignant que ce que Zadig pense juste est rejeté par la société, mettait en garde contre le danger d'être trop savant, car cela implique de s'opposer aux idées en place et de les remettre en cause.

---

#### Chapitre IV

À travers l'épisode de Yébor est dénoncé le fanatisme. On peut penser que Voltaire y visait un certain Boyer qui avait protesté contre les '*Lettres philosophiques*' et '*Le mondain*', son point de vue étant défendable. Voltaire essaya de l'apaiser : « *Je n'ai pas écrit une page qui ne respire l'humanité et j'en ai écrit beaucoup qui sont sanctifiées par la religion.* » (lettre de février 1743). Boyer ne se laissa pas convaincre, et il créa des difficultés à Voltaire au moment où celui-ci cherchait à retrouver la faveur de la Cour et à entrer à l'Académie Française. Boyer est, pour Voltaire, le type même du fanatique. Comme il était obsédé par le fanatisme, comme son imagination avait un côté morbide, il a créé Yébor à partir de l'image opposée à celle que nous nous faisons ordinairement du prêtre. Il voyait irrésistiblement dans le prêtre un homme noir, méchant, et, à la limite, sanguinaire. Le thème, frénétique et absurde, du prêtre au poignard se retrouve d'un bout à l'autre de son œuvre.

À des détails précis on devine, derrière le personnage d'Arimaze, un ennemi personnel de Voltaire. Il visait certainement l'abbé Desfontaines, contre lequel il écrivit la comédie '*L'envieux*'. Mais il est vraisemblable qu'il s'en prenait à la foule de ceux qui lui portaient envie, et plus particulièrement au poète Roi.

---

#### Chapitre V

##### Le juste devant le monde :

Jusqu'ici, Zadig était le seul juste en face d'un monde cruel et insensé. Un tel déséquilibre, s'il était maintenu, aurait révélé une conception du monde désespérément pessimiste. Que signifierait la vertu, si le juste n'était que l'exception dans un monde radicalement pervers? Une voie, en revanche, s'ouvre à l'espoir, s'il existe assez d'hommes vertueux pour contrebalancer la multitude des méchants, et s'ils sont assez efficaces pour les empêcher de nuire. Aussi Zadig quittera-t-il bientôt sa vie de simple particulier pour accepter les responsabilités politiques que lui confiera Moabdar.

Dans les quatre premiers chapitres, les prêtres, les nobles, les fiancés, étaient critiqués ou ridiculisés. Ici, ils sont vantés.

La brièveté du chapitre est compensée par le thème de la fête auquel Voltaire tenait. Il écrit à Vauvenargues : « *Le grand, le pathétique, le sentiment, voilà mes premiers maîtres.* »

---

#### Chapitre VI

##### Composition des chapitres VI et VII :

L'ancien chapitre VI, intitulé '*Les jugements*', fut dédoublé en 1756. Du chapitre primitif, '*Le ministre*' reprend toutes les anecdotes, tandis que '*Les disputes et les audiences*', l'actuel chapitre VII, ne conserve que la conclusion. Un tel remaniement s'explique pour des raisons d'équilibre artistique comme aussi par l'évolution de la pensée de Voltaire. En effet, l'introduction du paragraphe sur Yébor,

au chapitre IV, rendait nécessaire un développement sur le fanatisme qui s'ajoutât à celui qu'il consacrait à la justice. D'autre part, le sentiment de persécution qu'il éprouvait depuis l'emprisonnement de Francfort, les nouvelles difficultés qu'il rencontrait à Genève de la part des autorités religieuses et politiques de la ville, les études historiques en vue de *"Essai sur les mœurs"*, avaient rendu plus vive encore sa réaction contre toute forme d'oppression, et bientôt elle allait se concentrer autour du thème de l'intolérance frénétique dont les composantes sont diverses (religieuses, politiques, personnelles, etc.).

#### La satire de Versailles :

La cour de Moabdar est la caricature de celle de Louis XV, le Bien-Aimé. Voltaire exhale ici sa déception de n'avoir pas su réussir à la cour de Versailles, où il paradaît depuis 1744. Dans *"Zadig"*, il liquida son expérience à la cour de France.

---

### Chapitre VII

#### Les religions établies et la religion de Voltaire :

On voit dans ce passage, comme dans d'autres de la nouvelle, que la religion de Voltaire s'oppose aux autres religions existantes. Comme l'a noté R. Pomeau, dans *"La religion de Voltaire"*: « Voltaire expulse le sacré de l'histoire comme des choses. C'est à ce niveau que son œuvre est profondément révolutionnaire, libérant l'activité humaine du ritualisme qui l'engonce. L'ironie dissipe le prestige du rite mystiquement efficace ; les gestes saints deviennent des gestes d'hommes, comme les autres. »

#### La politique :

Les réformes apportées par Zadig ont pour but de mettre fin aux abus décrits dans les quatre premiers chapitres. On pourrait presque parler d'un programme politique au sens où nous l'entendons de nos jours.

---

### Chapitre VIII

#### L'intérêt dramatique :

Si, dans les chapitres précédents, la vertu était malheureuse parce qu'elle était traquée par les forces du mal, désormais c'est elle-même qui est à l'origine du malheur. D'autre part, la séparation de Zadig et d'Astarté, laissant en suspens l'intrigue qui vient d'être nouée, crée un nouveau centre d'intérêt. C'est avec une grande finesse, qu'on peut comparer avec celle qu'on trouve dans un roman d'analyse psychologique comme *"La princesse de Clèves"* que Voltaire décrit le progrès de l'amour dans le cœur de l'innocente Astarté, le conflit de l'amour et de la vertu chez Zadig.

---

### Chapitre IX

#### La contemplation du firmament :

Alors que logiquement on l'attendrait à la fin du chapitre VIII, cette méditation a été placée au début du chapitre IX.

Zadig n'a vu jusqu'ici que l'envers du tableau. La Providence, dont il doute, va se révéler à lui par degrés. C'est dans la nature d'abord qu'il la découvre et devant un ciel nocturne qu'il en a l'intuition. Le contraste effrayant et apaisant à la fois entre l'infiniment grand et l'infiniment stable et, d'autre part, l'infiniment dérisoire, loin d'accabler l'esprit, lui communique ce choc, cette émotion exaltante qui est d'essence religieuse.

Voltaire ne pouvait ignorer les méditations que le ciel étoilé avait inspirées à Montaigne, à Pascal, à Fénelon... Les leçons de ces moralistes sont présentes à son esprit quand à son tour il écrit la méditation de Zadig, mais le ciel qu'il contemple est celui que Newton a montré à ses contemporains :

c'est l'ordre immuable de l'univers voulu et maintenu par une intelligence suprême. On aurait tort de ne voir, dans cette méditation, que l'expression d'un scepticisme désabusé :

Cette méditation passe par trois étapes : élévation, contemplation, retombée. L'état d'esprit de Zadig dans cette méditation est à comparer avec celui qu'il avait au chapitre III. On sent l'influence des moralistes français, mais Voltaire fait preuve d'originalité.

#### La femme battue :

La composition de cet épisode ménage un effet de surprise à chaque moment de l'action. En venant au secours de Missouf, Zadig n'obéit pas uniquement à sa courtoisie naturelle. Voltaire laisse planer un mystère sur l'enlèvement de Missouf par les courriers babyloniens. On remarque des allusions au "Médecin malgré lui", à "Andromaque", à "La femme noyée" de La Fontaine, aux romans de chevalerie.

---

### Chapitre X

#### Zadig esclave :

L'esclavage est une épreuve de vérité, il rend illusoires les distinctions sociales que les êtres humains mettent entre eux.

Le thème de l'esclavage est lié à celui de la vanité, qui revient dans la plupart des chapitres de la nouvelle. De la fréquence de ces thèmes tout au long du conte, on peut en déduire que Voltaire ne croyait pas à l'égalité naturelle des êtres humains.

Zadig est devenu plus humain que dans les précédents chapitres, son attitude en face de sa destinée s'est modifiée.

Non seulement le personnage change, mais aussi le ton et les procédés de l'ironie. L'âpreté du ton est plus grande. Le paradoxe amer et cynique se substitue à l'ironie légère et désinvolte. "Zadig" annonçait déjà "Candide".

Pour Voltaire, la justice des « Égyptiens d'alors » est déjà plus sage que celle de Babylone, mais l'éloge qu'il leur décerne fait ressortir davantage l'inhumanité de leur justice. La logique du raisonnement de Zadig fait éclater l'absurdité de sa condition d'esclave.

---

### Chapitre XI

#### Zadig apôtre du déisme :

Zadig décèle chez Sétoc les dispositions requises pour être un bon déiste. S'opposent la « superstition » de Sétoc et la « vérité » de Zadig.

#### Le bûcher :

À travers Almona, Voltaire raillait en réalité la dévote française.

La cérémonie du bûcher, qu'on peut comparer avec celle de "Candide" (chapitre VI), est caractérisée par un mélange d'horreur et de fête.

#### Intérêt dramatique :

Les deux épisodes de ce chapitre se rattachent à la même idée et préparent le chapitre suivant.

---

### Chapitre XII

#### L'universalisme religieux de Voltaire :

Si le déisme creuse un abîme infini entre l'être humain et Dieu, en revanche il resserre étroitement la communauté humaine. Dépasant tous les particularismes qui divisent, limité à la morale et à l'acte

d'adoration (voir le chapitre XI), il est le dénominateur commun religieux qui permet « d'abattre les cloisons et de réconcilier les hommes » (R. Pomeau).

Il est intéressant de constater que Voltaire a placé cette conversation dans une ville de foire. Les différents thèmes abordés au cours de cette conversation s'enchaînent, et les passions s'échauffent progressivement. Chaque convive est nettement caractérisé par son appartenance à une nation et à une religion précises. On peut se demander si les religions cherchent, au XXe siècle, à s'unir ou à se rapprocher suivant les voies indiquées par Voltaire.

#### La critique indirecte de la Bible :

On est surpris, à juste titre, par l'absence d'un juif dans une ville où l'on fait du commerce et dans une conversation où l'on parle de religion. L'omission n'est certes pas involontaire. En raillant les prescriptions ou les interdictions alimentaires des autres religions, c'est encore le "*Deutéronome*" que visait Voltaire. De plus, l'exégèse biblique, au XVIIIe siècle, déterminait à cinq mille ans environ l'âge de l'humanité, en comptant les générations qui se sont succédé depuis Adam et Eve. C'est un chiffre négligeable par rapport à celui des autres peuples. L'escamotage du juif est donc plus humiliant encore qu'une nouvelle raillerie.

#### La danse :

C'est un souvenir de Swift ("*Voyage à Lilliput*", chapitre III).

Le pays où « *on eût fait une chambre de justice, qui eût consommé en frais le triple de l'argent volé, et qui n'eût rien remis dans les coffres du souverain* » est la France où, en 1625, en 1661 contre Fouquet, et en 1715, on organisa des chambres de justice, chargées d'enquêter sur les fortunes abusives amassées par les financiers.

---

### Chapitre XIV

Tout ce chapitre rappelle à la fois les aventures de Gil Blas de Santillane (livre I, chapitres 5 à 10) et les exploits d'un certain Abdallah qui, en 1746, après s'être enrichi en pillant des caravanes, avait levé des troupes et se trouvait sur le point de conquérir l'Hindoustan.

La rencontre d'Arbogad confirme le doute qui avait déjà assailli Zadig (chapitre VIII) et l'achemine progressivement vers la révolte ouverte contre la Providence (chapitre XVII). Cependant, Arbogad n'est pas foncièrement mauvais. Avant d'être brigand, il a été, comme le pêcheur (chapitre XV), victime de l'iniquité répandue dans la société. Mais, contrairement à lui, il a préféré se faire justice lui-même, en usant à l'égard de la société des mêmes procédés dont elle usait envers lui. À sa manière, à la fois cynique et naïve, en aggravant le désordre qui règne dans le monde, il dénonce ce désordre qui est à l'origine de sa protestation. Que change l'ordre de la société, et Arbogad pourra peut-être redevenir un homme honnête (chapitre XIX).

Par les qualités naturelles qu'il lui prête, le ton avec lequel il le fait parler, le rappel de son enfance, son cynisme tempéré de naïveté, Voltaire l'a rendu sympathique. Il y a des idées d'Arbogad auxquelles Voltaire souscrit, et d'autres qu'il réproche. On peut voir une contradiction entre l'insolent bonheur d'Arbogad et l'affirmation de l'ange Jesrad : « *Les méchants sont toujours malheureux.* » L'anecdote du grain de sable devenu diamant était fort répandue en Orient.

---

### Chapitre XV

Le spectacle déjà révoltant d'un brigand heureux est renforcé par celui, plus scandaleux encore, d'un innocent pêcheur persécuté par le destin.

Ce chapitre fut ajouté en 1748, après la découverte de la liaison de Mme du Châtelet et du poète Saint-Lambert. Le pessimisme de Voltaire s'accroît. Il est vraisemblable que l'accent mélancolique du pêcheur reflète l'amertume qu'il éprouva. Rarement, il a manifesté une sympathie aussi profonde pour l'un de ses personnages que pour le pêcheur. Leurs malheurs étant comparables, jamais Zadig

n'a été aussi accessible à la pitié ; pour la première fois, il a l'idée d'une communauté des êtres dans la souffrance ; mais c'est ce jour-là, celui où il pense le moins à lui-même, qu'il est le plus près du désespoir.

Le rire garde ses droits, mais il est triste. Dans ce chapitre, comique et pathétique se mêlent, comme dans certaines scènes de Molière ou dans les grands films de Chaplin.

---

### Chapitre XVI

L'intrigue sentimentale, laissée en suspens à la fin du chapitre VIII, revient au premier plan. Mais, malgré la séparation de Zadig et d'Astarté, le roman d'amour n'avait cessé de se poursuivre. On peut comparer leurs destinées respectives.

L'histoire du basilic est imitée de l'histoire du médecin Duban dans *"Les mille et une nuits"*.

Le récit d'Astarté n'émeut guère. Voltaire parodie, stylise, semble s'amuser et ne tient pas à créer l'illusion de la réalité. Le montreur de marionnettes ne se contente pas d'agiter ses poupées, il les fait parler, et c'est sa voix, fluette à souhait, qui fait naître le rire, des détails précis permettant de reconnaître que c'est Voltaire qui parle par la bouche d'Astarté.

L'épreuve de la souffrance est une initiation providentielle : l'être se déprend de lui-même et apprend à se situer par rapport à un ordre supérieur, qui est celui de l'univers.

Dans l'économie providentielle, la mort de Moabdar et les épreuves de Babylone ont leur utilité.

---

### Chapitre XVII

Dans tout ce chapitre, Voltaire imite l'Arioste (*"Roland furieux"*, chapitre XVII) qui situa à Damas un tournoi aussi peu oriental que celui qui y est décrit.

#### Les couleurs des combattants :

Dans le choix des couleurs adoptées par les combattants, Voltaire semble se souvenir des querelles qui, à Rome d'abord puis à Constantinople, opposaient à l'hippodrome les Bleus et les Verts en factions rivales, d'après la couleur de la casaque des cochers. Une formidable sédition eut lieu en 532, à Nika, parce que Justinien avait pris le parti des Bleus. Les Blancs formaient une autre faction, qui se joignit plus tard aux Bleus. On voit comment Voltaire a pu distribuer les couleurs : le blanc de Zadig est la couleur des rois de France ; c'est aussi la couleur du diadème des princes orientaux ; c'est enfin la couleur du bon parti qui rejoignit les Bleus (la couleur d'Otame). Quant au Vert, c'était, à Nika, la couleur des cochers séditieux, et, en France, celle des nouveaux chevaliers.

#### Intérêt de l'action :

L'ultime épreuve que la Providence réserve à Zadig est aussi la plus cruelle. Pour la première fois, il lève les yeux au Ciel, mais c'est pour l'accuser. Le temps de la résignation, de l'espoir, du doute, est passé. Mais la révolte ouverte qui obscurcit l'esprit appelle la révélation providentielle qui l'éclaire. Zadig est prêt maintenant à rencontrer l'ermite.

Voltaire a su faire rebondir l'intérêt du récit. Il a tenu à décrire si longuement un premier combat ridicule. On peut deviner que les combats ont lieu en Orient. Voltaire se flattait d'être « *le premier Français qui eût peint des coups d'escrime portés, parés, détournés* » (15 avril 1739) et il montre en effet, dans ce domaine, de grandes qualités.

---

### Chapitre XVIII

L'anecdote que développe ce chapitre avait déjà été traitée en 1721 par le poète anglais Parnell. Mais le thème remontait à un ancien récit tamulique qui avait été repris, avec des variations diverses, par le Coran et par des récits du Moyen Âge.

### Le mal dans l'univers :

Bien et mal coexistent dans des proportions variables à tous les niveaux de la création. La variation de leur dosage est même une des causes de l'infinie variété qui existe dans l'univers, et elle est un attribut de la puissance divine. Le mal n'est donc pas la perversion du bien par suite d'une faute imputable à l'être humain. Il est lié à l'ordre immuable qui régit l'univers, dont la perfection d'ensemble ne se révèle qu'aux yeux de Dieu. La destinée humaine, c'est de ne pouvoir entièrement échapper à la fatale proportion de bien et de mal dévolue à la condition terrestre, et d'être incapable par conséquent de réaliser l'idéal de perfection dont elle rêve.

### La Providence :

Il s'agit de concilier la toute-puissance de Dieu et sa bonté, faute de quoi la condition humaine serait tragique. L'univers est ainsi ordonné que le mal nécessaire y concourt au bien. Dieu lui-même veille sur sa création, attentif aux tribulations du juste. Ainsi la Providence est un correctif à la fatalité du mal, et rend possible un bonheur relatif. La création n'est donc ni absurde ni tragique. On peut voir en l'ange Jesrad une anticipation du Pangloss de "*Candide*", c'est-à-dire qu'il est le démon du bien à tout prix, que Voltaire ne parvint jamais à faire taire complètement ; le dialogue interrompu entre Zadig et Jesrad se poursuit par l'entretien de Memnon et de son Génie.

On remarque les souvenirs chrétiens dans le déisme de Voltaire.

Il voyait dans "*Zadig*" « *ce roman moral qu'on devrait intituler plutôt "La Providence" que "La Destinée", si on osait se servir de ce mot respectable de Providence dans un ouvrage de pur amusement.* » (dans une lettre au cardinal de Bernis, 14 octobre 1748).

### L'être humain :

Supprimé au niveau de Dieu, l'absurde n'en reste pas moins maintenu à l'échelle de l'être humain, qui ignore le sens des interventions circonstanciées de la Providence, et ne peut échapper au mal.

-----

## Chapitre XIX

Le goût des énigmes était fort répandu dans les sociétés mondaines de l'époque. "Le Mercure de France" en proposait à chacune de ses livraisons.

### Conclusion :

La conclusion du roman est surtout politique et religieuse : l'initiative humaine relaie l'action directe de la Providence, pour instaurer parmi les êtres humains un ordre raisonnable qui soit le reflet de l'harmonie universelle. Rien n'est moins fataliste que ce roman sur la destinée, puisque la Providence « *a besoin des hommes* ». Mais cette conclusion est plus un vœu que la constatation de la réalité.

La structure même du roman conduit par étapes à cette conclusion.

### Le despote éclairé :

On remarque les expressions qui font du roi l'intermédiaire entre la Providence et les êtres humains. Les principes qui fondent la cité heureuse sont ceux par lesquels la Providence gouverne le monde.

S'opposent deux images du roi : Zadig et Moabdar.

On peut comparer la leçon politique qui se dégage de "*Zadig*" avec cet extrait de la première lettre que Voltaire écrit à Frédéric, prince royal de Prusse, vers le 1er septembre 1736 : « *Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution et la superstition. Il n'y a point de prince qui, en pensant ainsi, ne puisse ramener l'âge d'or dans ses États. Pourquoi si peu de rois recherchent-ils cet avantage? [...] c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité ; vous faites précisément le contraire. Soyez sûr que, si un jour le tumulte des affaires et la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos peuples et chéri du monde entier.* »

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)